

Fiction

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Valérie Forgues, Jean-Guy Hudon, David Laporte and David Lonergan

Number 163, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96453ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Baril, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Forgues, V., Hudon, J.-G., Laporte, D. & Lonergan, D. (2021). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (163), 33–41.

Marie-Hélène Poitras

LA DÉSIDÉRATA

Alto, Québec, 2021, 178 p. ; 24,95 \$

Sensualité, symbolisme et subversion sont au rendez-vous dans ce roman touffu de l'autrice des acclamés *Griffintown* (Alto, 2012) et *Soudain le minotaure* (Triptyque, 2002).



Marie-Hélène Poitras ne lésine pas sur le temps à investir pour concocter un roman. Tant mieux pour ses lecteurs, car son dernier opus est à nouveau un grand cru. L'autrice y déploie une écriture soyeuse dans laquelle on se laisse envelopper, pour ne pas dire subjugué.

Le titre annonce déjà un programme où les certitudes pourraient être ébranlées, où les règles pourraient être

détournées. Le terme « désiderata », pour désigner la chose désirée, est officiellement de genre masculin et il n'est pas innocent qu'il soit ici féminisé. Dans un style envoûtant, l'autrice anime sa petite galerie de personnages dans le décor de Noirax, une enclave rurale d'un autre âge, ou peut-être d'aujourd'hui. Un coin oublié de la France profonde, ou peut-être n'importe où ailleurs. Il y a le père, figure emblématique d'une lignée patriarcale, investi d'une autorité naturelle sur ses proches et qui ne cache pas son ambition d'étendre son emprise plus largement sur la population de Noirax. Il y a le fils, qui revient au bercail après une déconvenue maritale. Il y a la bougresse, la bonne qui, jadis, fut elle-même la proie du maître et fut témoin d'événements dont on ne parle pas. Il y a aussi le souvenir de Pampelune, l'épouse du père disparue dans des circonstances nébuleuses. Il y a enfin Aliénor, « [é]leveuse, cueilleuse, semeuse de trouble », la goutte d'eau, l'étincelle, le battement d'aile qui devait survenir pour lancer le bouleversement de l'ordre séculaire.

Le paysage et l'ambiance de *La désiderata* rappellent fortement les littératures de terroir, avec au surplus une touche de fantastique. Certaines descriptions évoquent un monde paisible, harmonieux : « Dans l'assiette, une main bienveillante a déposé quatre pruneaux, des groseilles et des coings, un citron à demi pelé. Une bouteille de rouge encore un peu vert décante dans la carafe. Il y a des amandes fraîches dans leur coque molle, un chorizo d'âne dans une poterie rustique et le pain de farine artisanale encore moelleux du matin ». Toutefois, sous le calme apparent on devine bientôt des forces occultes qui, si elles ne sont jamais tout à fait mises au jour, se manifestent entre autres par des appétits insatiables et ravageurs.

La disparition de Pampelune, l'épouse créatrice de parfums étranges, sera-t-elle élucidée ? Les secrets détenus par la bougresse seront-ils révélés ? Le fils, revenu auprès du père, saura-t-il prendre la relève et perpétuer les traditions scrupuleusement entretenues par des générations de Berthoumieux ? À l'arrivée, les réponses ne sont pas toutes faites, les mystères ne sont pas tous éclaircis, mais la romancière nous donne généreusement à méditer et de quoi échafauder nos propres interprétations.

Gérald Baril

Gérard Mordillat

LES ROSES NOIRES

Albin Michel, Paris, 2021, 298 p. ; 34,95 \$

Dystopie dans laquelle les milices composées de Souchiens (citoyens de souche) soutiennent le Conseil qui dirige la France d'une main de fer et écrasent les autres castes asservies. Tout un programme.



En 2028, dans la société imaginée par l'auteur Gérard Mordillat, les citoyens utiles sont en haut de la pyramide et divisés en « Puissants, Possédants, Dominants, Sachants et Servants ». Tout en bas, les Inutiles que le système a rejetés, « de la chair à production, de la chair à canon », assignés aux plus basses corvées et parmi lesquels se retrouvent les étrangers, les Noirs, les artistes, les

opposants à l'ordre établi, qu'avec l'accord de l'armée et de la police les meutes paramilitaires « traitent », entendre assassinent. Plus qu'un roman, *Les roses noires* se veut une charge politique contre la France d'aujourd'hui et ses dérives autoritaires.

Le romancier, poète, scénariste et documentariste de 49 ans, dont les allégeances gauchistes sont connues, a préféré la forme du roman à celles de l'essai ou du pamphlet pour dénoncer les totalitarismes gouvernementaux et les violences qui se multiplient présentement sur la planète. Il a déjà déclaré en entrevue : « Le roman est le dernier espace où l'expression est véritablement libre ».

Pour étayer sa thèse, Mordillat met en scène quatre femmes, Cybèle, Nora, Rome et Vivi, qui entraînent avec elles le poète Orden afin de préparer le prochain coup d'État. Le quintor passe dans la clandestinité rejoindre Tank, leader de l'insurrection et « chef d'une bande de pillards et de voleurs, ennemis jurés des meutes ». Autre pièce importante du puzzle, il faut savoir que le cruel Tank et

L'héroïne Rome sont frère et sœur, les enfants rejetés du milliardaire Arthus de Thorigny, dit Thor, la tête pensante du Conseil, la personnalité qu'il faut éliminer. Avec l'aide de sa conjointe Sixtine, ce dernier fait enlever sa propre petite-fille, l'enfant de Rome, pour l'élever comme sienne, puisque selon celle-ci « sa femme doit être stérile comme une vieille capote et ce salaud lui a donné mon bébé ! » La guerre peut commencer.

Mettre fin à la tyrannie ne se fait pas dans la dentelle, peu s'en faut, et pour abattre l'ennemi, les membres de la résistance sont eux aussi prêts à aller jusqu'au bout de leur violence. « Rome se sentait de force à tenir tête à celui qui se voulait le Grand Dominant. [...] Elle se sentait prête à tuer. À être la colère en acte. »

L'écrivain parisien a son franc-parler, souvent cru et brutal, ce qui ne l'empêche pas d'introduire dans le texte des poèmes souvent à saveur révolutionnaire, ni de faire référence à l'art avec un grand A : « La guerre était là, aussi manifeste sous ses yeux que la mort sur une toile de Bacon ». *Les roses noires* est un roman d'anticipation complexe où inégalités sociales, racisme, sexisme, éradication de toute expression culturelle, pauvreté et révolte s'entremêlent pour décrire froidement ce que pourrait être demain une société dictatoriale et déshumanisée.

Michèle Bernard

Michael Delisle
RIEN DANS LE CIEL

Boréal, Montréal, 2021, 134 p. ; 18,95 \$

L'auteur a maintes fois démontré son habileté à raconter une histoire, à camper des personnages auxquels le lecteur s'attache, sans pour autant qu'il s'identifie à eux, à construire des dialogues qui vont à l'essentiel. Son plus récent recueil de nouvelles le prouve à nouveau.



Jean-Pierre, retraité âgé de soixante-quatre ans, s'est réfugié sur le balcon de son appartement. Du dix-septième étage, il regarde Montréal s'étendre à ses pieds. De cette hauteur, tout lui paraît petit, désespérément petit. L'intendant de l'immeuble sonne à la porte. Jean-Pierre sait le but de sa visite, il ne lui ouvrira pas. Obèse, il n'arrive pas à enjamber le parapet. Le sacrifice n'aura pas lieu.

Les personnages de Michael Delisle sont le plus souvent au bord du gouffre, mais il leur manque aussi le plus souvent la force de faire le dernier pas pour se libérer d'un poids devenu

insupportable. Dans « Notre-Dame de la vie intérieure », un homme pleure sur son sort après que sa femme et lui eurent décidé de divorcer ; assis sur un rocher devant le fleuve, il se demande si prier pourrait lui être de quelque secours lorsque lui apparaît un inconnu qu'on dirait tombé du ciel, tel un ange (celui-ci s'était plutôt risqué à grimper dans un arbre dans lequel on avait aménagé une cache de chasseur). S'engage entre les deux hommes une conversation aussi banale que surréaliste, dans laquelle s'entremêlent croyances religieuses et métaphysique, jusqu'à ce que l'inconnu offre à son interlocuteur de lui prêter une maison pour écrire. Offre rêvée pour l'écrivain qui se retrouve soudain face au vide, mais la suite lui réservera plus d'une surprise, comme la finale au lecteur. Dans une autre nouvelle, « Nuit sans lune », un homme d'affaires s'apprête à se lancer en politique au moment où revient le hanter son passé de passeur illégal d'immigrants entre le Canada et les États-Unis. Delisle revisite ici un thème abordé dans un précédent roman, *Le feu de mon père*, la tension dramatique reposant dans le cas présent sur la relation entre un père et son fils. « Chauffeur un été » n'est pas sans rappeler l'univers de Raymond Carver. À la suite de déboires amoureux et professionnels, le protagoniste accepte de servir de chauffeur à un comédien argentin sur le déclin venu tourner un film qu'on imagine de second ordre. L'un comme l'autre n'ont plus le loisir de dire non aux rares offres qui se présentent à eux. Durant les trajets se noue entre les deux hommes, sinon une amitié, du moins une sympathie commune face à l'adversité de la vie, ce que l'on cherche le plus souvent à cacher devant l'échec comme l'illustre la finale de la nouvelle : « Ce que je cache ? Ce que le public ne doit jamais voir, Nico, c'est que jouer à être quelqu'un d'autre, à mon âge, ça a quelque chose de honteux ».

La nouvelle qui clôt le recueil, « Encore plus l'Asie », peut être lue comme une invitation à se méfier du pouvoir que s'arrogent les soi-disant détenteurs de la vérité. Un homme part mourir au Cambodge après qu'un médecin lui eut annoncé qu'il n'en avait plus pour longtemps. Il y rejoint un ami y ayant élu domicile il y a plusieurs années, et qui y profite des largesses que lui confère son statut de Blanc. Dans l'avion qui l'y conduit, il apprend toutefois, par une indiscretion sur l'écran de son voisin, que le médecin qui l'a condamné vient d'être radié pour incompétence après avoir servi le même diagnostic à plusieurs de ses patients. Du haut des airs, le personnage voit son monde s'écrouler ; un autre l'attend lorsqu'il s'accroche à l'image qui prend forme dans son esprit : avancer vers la mer, s'enfoncer lentement dans l'eau salée.

Jouer à être quelqu'un d'autre pour échapper au vide de l'existence, pour se donner bonne mesure devant les autres, son conjoint, sa conjointe, son fils, pour préserver l'image de soi façonnée au fil des ans et qui finit invariablement par craqueler à sa surface avant de se répandre en morceaux

épars. C'est le plus souvent cet instant de fragilité extrême que met en scène Delisle dans ses nouvelles, dont l'écriture parfaitement maîtrisée quant aux effets recherchés, alliée à une touche d'humour, parvient à nous remuer avec la délicatesse de qui sait mettre le doigt sur une blessure sans en avoir l'air.

Jean-Paul Beaumier

Danièle Vallée

SEPT NUITS DANS LA VIE DE CHÉRIE

David, Ottawa, 2020, 179 p. ; 24,95 \$

Pour une énième fois l'écrivaine pluridisciplinaire s'inspire d'œuvres picturales pour créer. L'exposition des huit tableaux de Suzon Demers intitulée *La costumière costumée* a fait germer une fiction dans l'imagination de la romancière.



Deux personnages se sont d'abord imposés à elle, une couturière, la narratrice, et une comédienne. Clarisse et Éva sont alors nées. L'une, trente-neuf ans, mariée, discrète et sans histoire, l'autre vingt-sept ans, mariée, ambitieuse, pétillante et ensorceleuse.

Quant s'amorce le récit, les deux femmes ont tissé un lien depuis un mois déjà.

Éva était venue demander avec insistance à Clarisse de lui confectionner un costume unique pour la pièce de théâtre qu'elle répète et dont elle est la vedette dans le rôle de Chérie. Demande insistante, car Clarisse, habituée à confectionner des rideaux, faire des retouches, coudre des ourlets de jupes ou de pantalons, ne se voit pas en Coco Chanel. D'ailleurs, comment Éva a-t-elle pu entendre parler d'elle ? L'enjôleuse Éva vient à bout des hésitations de la couturière. Dès la première rencontre le courant passe entre les deux femmes qui, aussi différentes qu'elles soient, deviennent des amies.

Un suspense s'installe presque aussitôt. Éva, qui ne tarissait pas d'éloges pour la robe confectionnée par Clarisse, laquelle deviendrait célèbre à coup sûr, débarque un bon matin, insatisfaite, passant du « tu » de l'amie au « vous » froid de la cliente : la robe lui irriterait le cou. Caprice aux yeux de son amie prête à céder, en apparence seulement, car il s'avérera que la robe non retouchée lui va parfaitement. D'autres manigances de la comédienne viendront secouer la couturière, qui se demande si Éva joue la carte de la tragédienne ou de la bouffonne. À ses moments de folie, succède le retour à sa nature espiègle, tendre et amicale, ce qui ébranle Clarisse. Jusqu'à ce qu'Éva devienne envahissante au point

que son amie en a assez, mais comment s'en débarrasser sans la blesser ? L'histoire connaît une issue tragique, mais pas de celles que l'on pourrait soupçonner.

Sept nuits dans la vie de chérie plaît avec son histoire bien ficelée agrémentée des huit tableaux qui l'ont inspirée. La Franco-Ontarienne, bien connue au Canada pour son œuvre en littérature orale et écrite, se révèle une conteuse éprouvée. Elle sait ménager les effets et soutenir l'intérêt du lecteur, ce à quoi concourent tout autant une écriture fluide, dynamique, rythmée et de courts chapitres coiffés d'un titre évocateur.

Pierrette Boivin

Mykalle Bielinski

MYTHE, précédé de GLORIA

Du passage, Montréal, 2021, 93 p. ; 21,95 \$

J'ouvre le livre à un moment où je me questionne sur ce qui m'anime, où je cherche à activer quelque chose en moi. Fin avril. Il neige. Il pleut en même temps et ces poèmes m'agitent. Un rideau s'écarte.



Ce qui m'appelle, ce qui me frappe d'emblée dans le projet de Bielinski, c'est la résonance, le mouvement qu'elle insuffle aux poèmes. Ses mots sont protéiformes, tracent un cercle parfait, puis deviennent un ruban de Moëbius qui étourdit et porte en lui sa propre disparition. Je pense à ce poème, p. 18 à 21, qui s'étire, se retourne sur lui-même, avant de disparaître : « le commen-

cement est la mort / la mort est la naissance / la naissance est la fin », et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'encre devienne de plus en plus pâle et que les mots s'effacent, laissant une page entièrement blanche.

« [Q]ue reste-t-il encore à défaire » : Bielinski pose la question et offre ensuite deux pages constellées de noms de ruines. Pompéi, Suse, Angkor, Volubilis. C'est beau dans sa disposition, ça évoque la chute, la perte, la fragilité, mais aussi une forme d'éternité. Quelques pages plus loin, tout éclate. Les textes s'éparpillent comme des confettis, gravitent sur les feuilles. Il y a quelque chose de ludique dans la proposition formelle qui m'oblige à rester aux aguets. Chaque page est une surprise, sollicite et questionne mon esprit. C'est un appel à la vie : « viens dehors / nous serons nus devant l'éclipse / comme des bambins de providence / il n'y aura plus de saints patrons / nous aurons bu notre machinerie pesante / marchons marchons »

La poète, « en quête toujours / de ce qui se dérobe », convoque des poètes congolais, écossais, danois ; elle tresse sa propre voix à des extraits de chants bulgares, adapte PJ Harvey, rend hommage à Claude Gauvreau, dans « Dreamtime », un poème-bloc imposant qui invite à la résistance. Le livre est truffé de références, d'extraits de poèmes, d'interprétations de mythes et de chansons. Si je le lis d'abord d'un trait, je réalise que plusieurs couches de sens, plusieurs symboles et présences m'échappent. Je reprends, ordi et yeux grands ouverts. C'est sur les mots d'Albert Camus, qui décrivent bien l'édifice qu'est ce projet, que Mykalle Bielinski termine *Gloria*, première partie du livre : « Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : aimer sans mesure ».

Dans *Mythe*, la seconde suite du livre, c'est le rythme d'une respiration qui traverse les pages. L'ambiance est plus spirituelle, plus profonde encore dans sa quête. Les voix se multiplient, comme si plusieurs femmes parlaient en même temps. Le corps est ici plus présent, tourné lui aussi vers l'intérieur, à la recherche de l'origine : « je te mets au défi / trouve la paix », comme si c'était impossible, que le chaos était sur le point d'advenir, qu'il fallait inévitablement le rejoindre. On pourrait reprocher, à travers la richesse de plusieurs poèmes, certaines évidences qui se glissent et agacent légèrement : « toute vie est souffrance / et nous sommes la seule espèce à en avoir conscience / toute vie est souffrance / nous prions ».

En parlant des mots qui constituent son projet, Mykalle Bielinski dit qu'ils ont eu plusieurs vies. Je ne peux m'empêcher de me demander, malgré tous les dispositifs mis en place, si le livre est le meilleur lieu pour eux. Je les sens faits pour être performés. Ils sont sonores, vigoureux et les pages les enferment peut-être plus qu'elles ne les libèrent. Cela dit, *Mythe, précédé de Gloria* est une œuvre qu'on se doit d'aborder l'esprit vif, en éveil. Et je garde en tête une voix de poète frondeuse, celle d'une artiste qui cherche, qui creuse la surface et brave : « je ne crains plus la mystère / qui avance avec moi ».

Valérie Forgues

Sous la dir. de Catherine Voyer-Léger

EN CAS D'INCENDIE, PRIÈRE DE NE PAS SAUVER CE LIVRE
Prise de parole, Sudbury, 2021, 94 p. ; 12 \$

La situation actuelle, on le sait, est problématique à plus d'un titre. Coincés entre la pandémie et le réchauffement climatique, pour ne tenir compte que de ces deux éléments, nous nous sentons tout petits. Quel rôle pouvons-nous jouer, comme individus, pour d'un côté ralentir la propagation et de l'autre améliorer la situation climatique ?

Si c'est autour de la situation climatique que *Prise de parole* a demandé à Catherine Voyer-Léger d'inviter douze autrices et auteurs à « parler avec intimité de leur rapport à



la crise environnementale », la COVID se faufile dans certains textes comme une ombre menaçante. On ne saura pas de quelle façon ces autrices et auteurs ont été choisis, mais en cherchant sur le Web, on découvre que la plupart vivent en Acadie, en Ontario et dans l'Ouest et qu'ils sont plus jeunes que vieux... Les textes répondent tous à la commande et certains se démarquent.

Le rappeur R Premier se souvient de la capacité que ses camarades de jeu et lui avaient de récupérer et de transformer ce qu'ils trouvaient dans le dépotoir de Cotonou (Bénin) et sa surprise de constater en arrivant en Ontario l'in vraisemblable quantité de choses que les gens jettent.

Un peu comme un écho, la dramaturge et chroniqueuse Céleste Godin (Acadie) évoque la longue liste de ses « péchés climatiques » tout en rythmant son texte par le mantra « j'ai jamais drivé un car » dans un texte empreint d'un humour noir qui pose clairement la solution du problème : « Il suffit de créer des lois, et les choses n'auront pas le choix de changer ». Et l'effort personnel en sera le complément. Encore faut-il que les gouvernements adoptent ces lois, ce dont semblent douter l'ensemble des autrices et auteurs de ce recueil.

La romancière et dramaturge Gisèle Villeneuve, qui vit à Calgary, construit son texte autour de « l'homo procrastinus », constatant que « nous sommes autant cigales que fourmis » et « qu'écartelés entre nos opposés d'intelligence et de stupidité, nous sommes victimes de notre intrinsèque défaut de fabrication ».

Le poète Jonathan Roy (Acadie) choisit l'ironie en avouant son impuissance : « [On] regarde une télé réalité de nous en train de [nous] filmer en train de détruire la maison ».

La dramaturge Mishka Lavigne (Ontario), dont le texte est franchement ironique, fait l'inventaire de toutes les choses qu'elle possède, advenant le cas où tout passerait au feu et qu'il faille reconstruire, en se disant que si ça arrive, « on aura les meilleures intentions du monde » et donc qu'on « fera mieux ». Mais la chute semble indiquer que cela sera difficile (pour demeurer positif).

Dans son introduction, Catherine Voyer-Léger raconte l'anecdote suivante : sa fille de quatre ans lui demande quelles sont les deux lumières qu'elle voit au loin. Catherine cherche les deux points lumineux et après un certain temps, comprend que sa fille parle des étoiles. Elles n'en « trouvent » que cinq en raison de la pollution lumineuse. Et Catherine de constater que même les étoiles disparaissent...

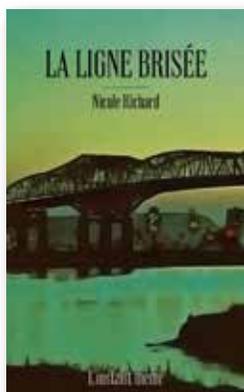
Les textes de ce court recueil n'offrent guère de solutions, mais ils apportent une réflexion qui, sans être novatrice, n'en est pas moins pertinente. Et peut-être qu'à force de réfléchir, de lire sur le sujet, de s'en parler, d'en parler à ceux qui nous gouvernent, quelque chose de positif naîtra.

David Lonergan

Nicole Richard
LA LIGNE BRISÉE

L'instant même, Longueuil, 2021, 145 p. ; 19,95 \$

On dirait d'abord un récit de voyage. Eugénie, la narratrice, est à Florence en compagnie de sa grande amie Lena. Elles vont de musées en églises, cryptes et chapelles, admirant et commentant tableaux et sculptures des grands maîtres.



Mais voilà que peu à peu, puis de plus en plus, le détail d'un tableau, la représentation d'une scène ou la manière d'un peintre ramènent Eugénie à son passé.

Ce roman à la première personne s'avère le récit d'une émancipation, avec tout ce que cela comporte de choix difficiles, de ruptures et de plongées dans l'inconnu.

L'histoire d'un *exil*, comme le sociologue Fernand Dumont appelait son passage de la culture populaire à la culture savante. Par de fréquents retours en arrière, la narratrice décrit par bribes le sentiment, qu'elle éprouvait à l'adolescence, de n'être pas à sa place. À treize ans, elle abhorre la « Banlieue-la-mortifère » où sa famille vient d'emménager, n'arrive pas en première secondaire à se faire à la polyvalente, déteste l'univers féminin avec ses colifichets. Par-dessus tout, elle s'en prend à sa mère Jeanne qu'elle considère comme le principal obstacle à son épanouissement. Tout au long du secondaire, dans une autre école, Eugénie est attirée par les mots, la poésie, la vie intellectuelle et veut s'inscrire au cégep et poursuivre ses études. Jeanne, l'épouse d'un homme malade incapable de travailler et mère au foyer de deux enfants, s'y oppose. Problème d'argent, mais d'abord de vision de l'avenir dévolu aux filles : travailler comme secrétaire en attendant le mariage est la voie toute tracée.

« J'ai tout fait pour échapper à mon sort. J'ai dévié de ma trajectoire », dira-t-elle. Elle arrive en effet à ses fins, avec l'aide notamment de deux professeurs devenus des amis, dont Lena, sa compagne de voyage. On en apprend plus au sujet de cette dernière dans la deuxième partie du roman intitulée « Suisse », pays d'origine qu'elle a quitté il y

de décennies, en conflit avec sa mère. Elle y revient pour la première fois. Simon, l'autre professeur ami, vient les rejoindre. D'origine iranienne, il a eu lui aussi maille à partir avec son entourage. Quant à la narratrice, le ressentiment envolé, elle s'est rapprochée de sa mère et peut dire comme Annie Ernaux que la romancière cite en exergue : « Je me suis sans doute construite à la fois pour elle et contre elle ».

La qualité littéraire, les références culturelles variées, la sensibilité de la romancière, aussi poète, et la trame de *La ligne brisée* font de ce roman une œuvre remarquable.

Pierrette Boivin

Emily St. John Mandel
L'HÔTEL DE VERRE

Trad. de l'anglais par Gérard de Chergé
Alto, Québec, 2021, 386 p. ; 29,95 \$

Ce roman figurait sur la liste des dix-sept lectures préférées de Barack Obama en 2020. Le 44^e occupant de la Maison-Blanche ne s'y trompait pas : l'auteure primée de *Station Eleven* signe ici un remarquable cinquième ouvrage.



Jusqu'à présent, toute la production d'Emily St. John Mandel était placée sous le signe des littératures de l'imaginaire : roman policier pour ses trois premières œuvres (*Dernière nuit à Montréal*, *On ne joue pas avec la mort* et *Les variations Sebastian*), science-fiction pour *Station Eleven*. On pourrait supposer qu'un récit inspiré de l'affaire Madoff et de la pyramide de

Ponzi verserait moins dans la fiction de genre. Et pourtant, l'auteure trouve le moyen de transposer, avec un doigté exquis, un scandale financier en histoire de revenants.

Composé de plusieurs segments narratifs situés entre 1994 et 2029, *L'hôtel de verre* retrace surtout l'histoire de Vincent Smith, une jeune femme originaire de l'île Caiette, près de Vancouver. Secouée par la noyade de sa mère quand elle avait treize ans, Vincent est devenue une adolescente rebelle. Un graffiti tracé sur les vitres de son école, « Envolez-moi », traduit bien son désarroi. Son père vit désormais à Toronto et son demi-frère Paul, venu terminer son secondaire à Caiette afin de veiller sur elle (tâche dont il s'acquittera très mal), reste une sorte d'étranger pour Vincent. Les choses prennent toutefois un autre cours quelques années plus tard quand la jeune femme, officiant comme barmaid à l'hôtel Caiette, sur son île natale, rencontre le riche homme

d'affaires Jonathan Alkaitis. Bien qu'il ait trois fois son âge, il lui propose de devenir sa concubine et de mener la grande vie. Vincent accepte et s'en accommode parfaitement jusqu'au jour où les masques tombent : Alkaitis est un escroc et il a dilapidé les économies de nombreux investisseurs. Le destin de Vincent s'en trouve alors à nouveau bouleversé.

Mandel insère adroitement des figures de revenants dans son récit. Pas au point de faire de *L'hôtel de verre* un roman fantastique, mais assez pour filer une troublante métaphore. Ainsi Paul, après avoir causé la mort de trois musiciens en leur refilant par mégarde de la mauvaise ecstasy, les voit brièvement réapparaître. Alkaitis, condamné à 170 ans de prison, s'évade par la pensée dans une « contrevie » formée de décisions différentes et peuplée de fantômes. Leon Prevant – personnage de *Station Eleven* qui évolue ici dans un univers parallèle – devient une sorte de spectre après avoir tout perdu. Un roman magistral.

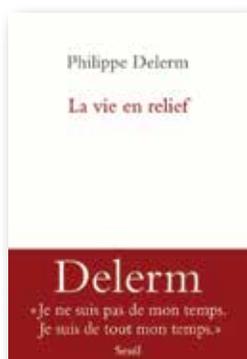
Patrick Bergeron

Philippe Delerm

LA VIE EN RELIEF

Seuil, Paris, 2021, 232 p. ; 32,95 \$

« Je crois que j'ai toujours aimé l'ennui », avoue Philippe Delerm, comme s'il s'agissait d'un préalable, d'un avertissement au lecteur. Il faut ici comprendre l'ennui davantage comme un état de tristesse empreinte de mélancolie, plus près de la *saudade* que du spleen baudelairien, qui rend toute chose fragile et précieuse.



La vie en relief regroupe des textes courts qui, comme Delerm nous y a habitués, offrent des instantanés de ce qui nourrit sa mélancolie : souvenirs du passé qui émergent dans le présent, une parole ou une musique qui soudain nous transportent ailleurs, nous font revivre un bonheur qu'on croyait oublié, perdu, comme tout ce qui peut être sujet à

l'émerveillement dès lors que l'on a su préserver l'innocence du regard de l'enfant qui découvre le monde. « Vivre par les toutes petites choses. Des sensations infimes, des phrases du quotidien, des gestes, des bruits, des odeurs, des atmosphères. Écrire sur tout cela. Car écrire et vivre, c'est la vie en relief, une opération qui s'est imposée lentement. » Tous les sens sont mobilisés dans cette quête de tous les instants.

Par moments, Philippe Delerm nous rappelle Henri Calet, qui, dans *Le tout sur le tout*, savait restituer précautionneusement ce qui risquait d'échapper à un regard trop pressé.

L'approche de Delerm, qui est attiré par tout ce qui fait saillie, qui échappe au côté lisse de l'existence, rappelle également celle de Robert Doisneau, qui savait rendre la magie d'un instant sans qu'aucun effort soit visible (là réside également le talent du magicien, du styliste qu'est Delerm). Ses textes nous sont donnés comme un album de photos regroupées par thèmes qu'on parcourt avec plaisir. La succession des textes n'est pas laissée au hasard, Delerm veillant à créer des liens entre chacun, ce qui, sans créer un fil narratif, donne de la cohérence à l'ensemble, comme le ferait le contour d'une tapisserie. Fait-il allusion à un cirque, le texte qui suit nous replonge dans son enfance ; évoque-t-il Honfleur, Deauville, *Jules et Jim* de François Truffaut, *Les vacances de monsieur Hulot* prend le relais dans le texte qui suit. Aux pages consacrées à ses parents succède le souvenir de passages d'*À la recherche du temps perdu*, de Proust, relatant la mort de la grand-mère. L'enchaînement des textes, effectué ici discrètement, concourt à donner *du relief* à l'ensemble.

Comme chez Magritte, les choses qui nous sont données à voir révèlent souvent une autre réalité, plus complexe et plus riche qu'il n'y paraît à première vue. Ainsi, *un café n'est pas un café*. Ce qui en fait toute la richesse se dissimule tout autant sous les volutes qui s'en échappent, l'arôme qui s'en dégage, l'échange amical dont il est peut-être le prétexte, ce que ne se prive pas de décortiquer Philippe Delerm dans le moindre détail. Comme de nous rappeler, ou nous faire découvrir, certains usages malheureusement disparus : le café suspendu. Sur une ardoise, le patron indique le nombre de cafés qu'un client a payés à l'avance pour un client sans ressources qui le suivrait. À sa façon, Delerm inscrit sur son ardoise, à l'intention de ceux qui suivent, ce qui pourrait nous échapper, non pas que nous soyons sans ressources, mais nous sommes trop souvent pressés pour apprécier ce que la vie a à nous offrir : « Café suspendu, c'est peut-être ça, le secret du café. Rester suspendu au-dessus de nos vies, dispenser un arôme chaleureux-amer, et, mine de rien, même quand il s'agit de quelques gouttes de ristretto très pures – peut-être davantage alors – donner à l'existence une expansion, changer la nature du temps. Suspendre ».

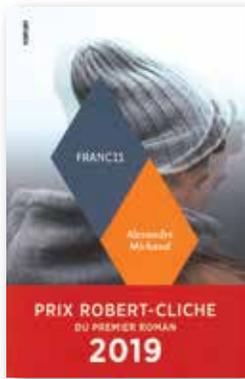
Ce livre est un aboutissement, peut-on lire en quatrième de couverture. J'opterais plutôt pour la continuité, la constance de l'observateur du quotidien, la patience de l'écrivain qui passe au tamis des mots les heures et les jours passés, comme ceux à venir. La pandémie nous a forcés à suspendre nos incessants déplacements, elle nous a tous plus ou moins immobilisés dans nos élans. En avons-nous pour autant tiré quelque leçon, avons-nous appris à regarder autrement les choses qui composent notre cadre de vie ? Sinon, *La vie en relief* pourrait s'avérer un excellent manuel d'instruction pour y remédier avant de se relancer dans la course effrénée vers un bonheur dont nous risquons de ne jamais voir le fil d'arrivée.

Jean-Paul Beaumier

Alexandre Michaud**FRANCIS**

VLB, Montréal, 2020, 243 p. ; 24,95 \$

L'argument principal de *Francis* d'Alexandre Michaud est la recherche par le héros-narrateur Antoine Lavoie de matière à écrire. Grand lecteur solitaire, très influençable et coincé à quinze ans dans une maison délabrée entre « des parents invalides dans tous les sens du mot », ce fils unique accepte la proposition de Francis Pigeon, le leader d'une bande d'adolescents peu orthodoxes de la polyvalente d'Amqui, de partager des aventures qui lui permettront de réaliser son projet.



« J'aimerais écrire des histoires. Un roman », lui avait en effet confié Antoine. « On fait un pacte, OK ? », avait rétorqué Francis : « Tu me suis dans mes histoires de fou qui m'arrivent à tous les jours, pis je te jure sur la tête de ma mère décédée que tu vas trouver l'inspiration ! » C'est alors que commence la naissance au monde extérieur du timide Antoine, qui participe, pas toujours libre-

ment, aux activités mouvementées de la troupe de Francis, personnage volontiers porté à faire la foire et dont la morale élastique ne craint pas les attitudes et les gestes osés, déplacés, voire carrément abjects. Le chef de bande entraîne du même coup le romancier en devenir sur la pente de l'alcool et de la marijuana, dont on fait abondamment usage dans le groupe, et des libertés sexuelles également. D'envies de vomir en comas éthyliques, Antoine parvient à trouver l'inspiration. Il écrit quelques lignes, qui ne le satisfont toutefois pas. Afin de mettre le point final à son roman, il retourne chez Francis après un mois d'absence. Ce dernier lui donne à manger des *brownies* à forte teneur en « pot » et lui révèle que c'est lui l'écrivain en lui montrant « des liasses de papier » : « T'es dans *mon* roman », lui lance-t-il deux fois. Incapable de bouger, comme paralysé, Antoine émerge d'« un sommeil pesant » puis, toujours sous les effets hallucinogènes de la drogue, il sort dans la tempête, grimpe dans une vieille tour brinquebalante et vermoulue au sommet de laquelle, dit-il en coda, « le néant m'appelle. Il m'attend ».

Issu d'un mémoire de maîtrise en littérature obtenu à l'Université de Montréal, le roman d'Alexandre Michaud s'achève ainsi dans une aura floue reflétant l'état mental d'Antoine. Cette finale à renversement auctorial découle assez naturellement des très nombreuses péripéties qui y conduisent. Chaque page, en effet, multiplie les épisodes

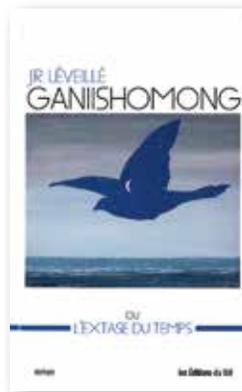
que note Antoine dans un cahier et il serait long d'en faire le compte. Plus de 50 personnages nommés s'agitent d'ailleurs dans ce récit qui occupe un espace temporel d'environ une demi-année. En plus du langage classique, on y retrouve un parler cru incluant à l'envi les sacres populaires que la société québécoise connaît bien. Le tout se déroule à Amqui, d'où vient le père d'Alexandre Michaud, et ce dernier y a passé lui-même une partie de son existence. L'endroit est décrit comme un milieu médiocre, rétréci : une « petite ville de suicidés perdue dans la vallée de la Matapédia ». Par ces propos peu laudatifs, l'écrivain ne se fera sans doute pas beaucoup d'amis chez les Amquiens, mais son récit lui aura valu d'obtenir à 31 ans le prix Robert-Cliche du premier roman.

Jean-Guy Hudon

J.R. Léveillé**GANIISHOMONG OU L'EXTASE DU TEMPS**

Du Blé, Saint-Boniface, 2020, 156 p. ; 19,95 \$

Depuis les avatars du Nouveau dont il accuse les marques à l'ère du soupçon et au-delà, le roman traditionnel subit couramment les affres de la « chirurgie » esthétique : le personnage passe au scalpel, l'intrigue subit une réduction concomitante. En lieu et place se donnent à voir le déferlement d'un flux de pensée, et non plus l'écriture d'une aventure, tel que l'a jadis formulé Jean Ricardou, mais l'aventure d'une écriture.



Le premier narrateur de *Ganiishomong ou l'extase du temps* résume ainsi sa posture d'écrivain, qui s'inscrit dans le droit fil des préoccupations de l'« antiroman » : « Le personnage, l'action, avante-t-il, tout cela est fiction. Le reste, c'est le vrai [...], c'est l'écriture ». Le personnage, en somme, l'intéresse moins que la « pensée naturelle en action » de ce dernier.

Voilà qui, un coup admis, aide à pénétrer dans une œuvre exigeante, difficilement résumable, où alternent, justement portés par le courant d'une conscience en action, citations retorses et aphorismes hermétiques, percées de méditations mélomanes et réflexions philosophiques d'un mysticisme échevelé. L'auteur, J. Roger Léveillé, ne se refuse pas non plus à l'autoréférence, citant par exemple *Plage* (1984) ou Ueno Takami, le poète japonais de son *Soleil du lac qui se couche* (2001).

« Cœur sacré », la première partie de l'ouvrage, est un chantier de notes librement (dé)structurées. Son titre est

un clin d'œil à la paroisse du Sacré-Cœur, sise au centre-ville de Winnipeg, enclave où les souvenirs du narrateur le ramèneront, entièrement abandonné au temps, passé, perdu, à celui qui coule doucement sur le chemin vicinal de Ganiishomong, la « voie entre deux eaux » séparant le lac Manitoba du lac Francis qui relève, dans le contexte, de la métaphore fondatrice.

« Roman », la seconde partie, offre ensuite une mise en récit sommaire de ces notes. Tanagara, elle aussi écrivaine, vient alors s'établir sur les berges du lac Manitoba afin d'y puiser l'inspiration. La femme se prélassait sur la plage, prend des notes à son tour et se livre à la contemplation de la nature. Ce sont d'ailleurs la facture contemplative et l'absence d'intrigue qui font du roman de J.R. Léveillé un objet polarisant. Si certains trouveront là prétexte aux rêveries extatiques, pour d'autres, peu sensibles au legs du Nouveau Roman, l'extase du temps tournera subrepticement au coût interrompu.

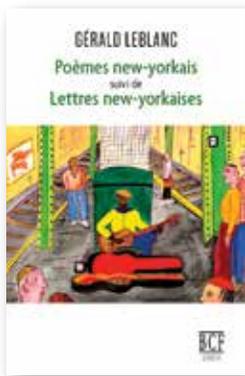
David Laporte

Gérald Leblanc

POÈMES NEW-YORKAIS suivi de LETTRES NEW-YORKAISES

Prise de parole, Sudbury, 2021, 206 p. ; 16,95 \$

« Je veux nommer jusqu'au vertige / tout ce qui m'a touché / les traces indélébiles / de certains moments / les épiphanies du quotidien / au long de la longue plainte / de mon appartenance », écrit Gérald Leblanc.



Ces quelques vers sont tirés de *Complaintes du continent* dont il termine les corrections alors qu'il réside pour quelques mois à New York, une ville dans laquelle il se sentait bien. D'un côté, le calme de Moncton, « sa » ville, celle de « son appartenance », dont il connaissait les limites, et de l'autre, la démesure de la métropole américaine : « Par le biais de mes nombreuses lectures,

mes visites de galeries, soirées de poésie, etc., j'absorbe et je réfléchis sur des pratiques culturelles sans contraintes extérieures. Je suis dans un état de recherche actif, dans un ressourcement nécessaire », écrit-il à Herménégilde Chiasson le 20 février 1993.

Poèmes new-yorkais suivi de *Lettres new-yorkaises* regroupe la réédition de son recueil posthume (2006) et vingt-sept lettres écrites entre le 2 février 1993 et le 3 novembre 1994, dont dix-neuf ont été écrites à New York et les autres, à Moncton (mais se réfèrent à New York), toutes étant adres-

sées à des amis acadiens ou québécois. Les lettres sont accompagnées de nombreuses notes de l'éditeur qui donnent des informations sur les créateurs, les créatrices, les lieux, les œuvres dont il parle. Un inédit, une suite de fragments d'une dizaine de pages qui n'a aucun lien avec New York, « Confession de la rue Dufferin », cette rue qu'a habitée Leblanc à Moncton, complète le livre ; ce document a davantage une valeur documentaire que littéraire.

C'est la vie qui est au centre des *Poèmes new-yorkais*, qui ont été écrits entre 1992 et 1998. De promenades en rencontres, tout ce qui crée le quotidien dans sa simplicité et, en même temps, dans son unicité, alimente l'écriture. Ici, le dépouillement et l'essence même de la vie constituent le terreau de la réflexion. Les thèmes chers à Leblanc reviennent : l'amour dans ses difficultés, mais aussi ses plaisirs, la musique toujours omniprésente, la ville qu'il nous fait ressentir au travers de fines notations.

« New York, écrit-il, nous invite à la démesure / au dépassement. » Leblanc vibre en errant dans ses rues, en s'imprégnant de ses odeurs, de ses sons. En arrière-plan la musique, celle de ses préférés : Miles Davis, Nina Simone, Billie Holiday, Otis Redding, et d'autres, sources d'inspiration et d'illustration de ses sentiments. Et la littérature, tantôt citation qui nourrit un texte, tantôt évocation d'une atmosphère.

C'est ce sentiment de découverte qu'il partage avec ses correspondants. Si Leblanc énumère ses nombreuses activités et lectures, il ne les analyse guère. On sait qu'il aime, apprécie, écoute, mais on ne saura pas vraiment pourquoi. Ce n'est pas un critique qui écrit, mais un lecteur ou un spectateur enthousiaste. Le style est familier ; il partage son quotidien sans chercher à faire littéraire, contrairement à ses poèmes qu'il fige pour leur donner cette fluidité et cette simplicité chantante qui les caractérisent. Par contre, ces lettres sont précieuses pour quiconque s'intéresse à Leblanc parce qu'elles nous permettent de connaître ce qu'il vit à New York et ses réactions sur ce qui se passe en Acadie.

David Lonergan

Michel Tremblay

VICTOIRE !

Leméac/Actes Sud, Montréal et Arles, 2020, 130 p. ; 18,95 \$

Depuis 1978, dès la parution de *La grosse femme d'à côté est enceinte*, Victoire est bien présente dans l'univers de l'auteur. Pour le plus grand plaisir de ses lecteurs, l'écrivain remonte le temps jusqu'en 1898 et raconte les prémices des amours interdites qui l'unissent à son grand frère Josaphat-le-violon.

En ajoutant un point d'exclamation au titre, *Victoire !*, Michel Tremblay indique que non seulement il veut rendre

hommage au personnage coloré qu'il a introduit dans nombre de ses romans, mais qu'il tient aussi à souligner dans ce récit un haut fait, un heureux dénouement. Les fans du prolifique auteur savent que Victoire, née en 1878 à Duhamel, dans la Petite-Nation, puis exilée à Montréal, est la belle-mère de Nana, la Grosse femme, et par conséquent la grand-mère paternelle de Jean-Marc, l'alter ego de Michel Tremblay. Afin de célébrer ses origines familiales, l'écrivain propose une émouvante élogie, un poème mélancolique, un vibrant hymne à l'amour et à la nature. Et à la musique.

Il est vrai que Josaphat-le-violon est digne du surnom qu'il n'a pas usurpé. Pour conquérir le cœur de son adorée jeune sœur – qui revient d'un long exil de sept ans dans un couvent de Papineauville –, il lui joue ses premières compositions. Victoire s'étonne de son nouveau talent : « Cette musique cachait-elle quelque chose que je ne voyais pas, un secret qu'il ne pouvait exprimer qu'à travers son instrument de musique ? » Josaphat est avare d'explications : « Pourquoi tu veux savoir où j'ai appris ça, d'abord ? Ça a aucune importance... » Les lecteurs assidus des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* et de *La diaspora des Desrosiers*



connaissent la réponse, car eux savent que ce sont les invisibles fées Rose, Violette et Mauve, et leur mère Florence, qui ont initié Josaphat à la musique. Entre autres choses.

Orphelins depuis à peine six mois, puisqu'ils ont perdu leurs parents le jour de Noël précédent dans l'incendie de l'église du village, Victoire et Josaphat réapprennent doucement à se connaître. Leurs retrouvailles se font petit à petit et leur amour fraternel se développera en amour tout court. Au cœur des Laurentides, dans une

nature magnifiée, et au son des doux ou terribles accents du violon de Josaphat, Victoire comprend que le bonheur est à sa portée. « À cause justement du violon, une vérité, une possibilité de vérité, m'est tombée dessus, qui a failli me tuer. » Victoire a maintenant son destin en mains et ce sera à elle de choisir.

En page couverture, la reproduction d'un tableau du Russe Chaïm Soutine résume l'intrigue : main dans la main, un garçonnet et une fillette sont en route vers un futur incertain.

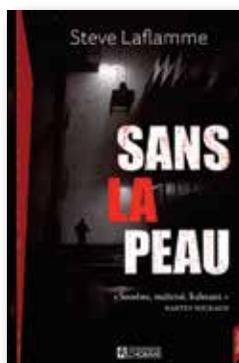
Michèle Bernard

Steve Laflamme

SANS LA PEAU

L'Homme, Montréal, 2021, 350 p. ; 29,95 \$

Voici une enquête policière visant à arrêter et à faire condamner le chef de la mafia russe montréalaise et à contrer les activités de cette organisation criminelle, qui n'hésite pas à perpétrer des actes extrêmement sanglants et brutaux.



L'ancien policier Xavier Martel, maintenant détective privé, est contraint par la GRC de participer à une enquête concernant la mafia russe, qui pratique le trafic humain et est soupçonnée de se livrer au commerce du Krokodil, une drogue extrêmement dangereuse dont on craint l'arrivée sur le territoire québécois. Au cours de la tentative d'enlèvement d'une fillette, un mystérieux cadavre est découvert dans un conteneur du port de Montréal. C'est à partir de là que Martel se lance en chasse. Il reçoit l'aide, à l'occasion, de certains membres de différents corps policiers, de son acolyte et complice Ruben Malone, ainsi que de Zoé Savary, sa partenaire détective privée dans l'agence MaSa. Il lui arrive également de profiter d'un coup de main inattendu de membres de l'organisation criminelle qu'il vise. À l'inverse, certains « alliés » ne le sont en réalité pas tant que ça...

Étonnamment, Martel semble bénéficier de sept vies, tel un chat. Il n'hésite pas à narguer les mafeux à répétition dans leur repaire, seul et sans arme. Et il s'en sort chaque fois miraculeusement. Lorsque, en désarmant un adversaire, il met la main sur un pistolet qui pourrait lui offrir une certaine sécurité et l'aider à se défendre, il l'abandonne, quitte à risquer son existence. Curieuse attitude, tout de même, pour un ancien policier... Et sa partenaire Zoé applique la même étrange politique, au péril de sa vie.

Sans la peau est un thriller aux nombreux rebondissements et au rythme extrêmement soutenu. Il transporte les lectrices et lecteurs autant dans l'univers criminel de la mafia russe montréalaise et torontoise qu'à différents endroits sur le territoire québécois : de Montréal jusqu'au nord de la province, en passant par la région de Québec. Il est fait référence à plusieurs reprises à des événements survenus dans les précédents ouvrages mettant en scène le détective Xavier Martel. Il peut être utile de les avoir lus, mais ce n'est pas indispensable pour bien suivre la trame de ce roman enlevant et à la conclusion inattendue.

Gaétan Bélanger